Le polar africain francophone

Entre représentations socioculturelles et imposture de l'enquête policière

Bichara Taoussi Taoukamla
Université de N'Djaména

Résumé : Dans le souci d'apprivoiser le genre policier, d'accorder aux réalités africaines tout l'espace dans leurs œuvres, les auteurs africains francophones donnent une teneur particulière à leurs récits. Le lecteur est embarqué dans des récits ne laissant que peu de place à des enquêtes policières comme elles se déroulent dans les romans policiers classiques. À partir de la notion de « récit impossible » d'Uri Eisenzweig, le présent travail soulève la question de l'imposture dans ce contexte si spécial du polar africain. Le détective est généralement mis en porte-à-faux et rien ne semble justifier sa mission sur « sa terre nouvelle ».

Mots-clés : Polar africain, imposture, récit impossible, postcolonie, ethnopolar

Introduction

Si le polar, en tant que genre, est un phénomène nouveau dans le champ littéraire africain, l'enquête policière, qui lui est corrélée, fonctionne également comme un concept nouveau dans bon nombre de fictions. Les espaces dans lesquels les crimes sont perpétrés sont pour le moins originaux et différents des autres. Ces crimes sont peu banals pour ne pas dire étranges. Toute proportion gardée, la question du « rôle » du policier dans la fiction se pose, si tant est que, comme l'explique Jacques Dubois, la fiction policière, « porte un regard méthodique et morcelant sur l'univers qu'elle entend maîtriser [...]. Dans ce procès, le crime est surtout prétexte à une rupture du pacte de discrétion, de la règle de censure qui protège la vie privée » (Dubois, 2006 : 28). Dans le contexte africain, il conviendrait de parler plutôt de vie sacrée et secrète. C'est une constante dans le polar africain francophone, on peut dire que les peuples qui y sont représentés ni répondent pas aux exigences liées au fonctionnement de la police.

Ainsi, il va sans dire que cette situation, qui interroge la place du policier, révèle en même temps l'imposture de celui-ci.

On voit que le détective, qui est dans son rôle régalien d'investiguer sur tout crime commis, transgresse les barrières. Les personnages qui représentent le monde traditionnel l'accusent de s'engager dans des affaires qui ne le concernent pas. Le fonctionnement de leur société fondé sur des mythes et des croyances ancestrales ne peut être accessible au policier pour la simple raison que celui-ci n'en a aucune connaissance, moins encore aucune légitimité. C'est pourquoi les crimes sont entourés d'un mystère toujours persistant, même une fois résolu. La rationalité, dont se prévaut la démarche policière, est perçue comme une erreur au-delà des Pyrénées. Le héros policier, imbu de cette rationalité, apparaît sous les tropiques comme un faux-prophète. D'où la suspicion d'imposture chaque fois qu'il ose intervenir dans des cas qu'il considère comme criminels pour tenter d'en découvrir les coupables, surtout qu'il ne peut jamais obtenir la caution des gardiens des mythes et des croyances ancestrales.

La problématique des modalités et de la finalité de l'enquête policière suscite, au sein de l'univers fictif même, incompréhension et ahurissement. On voit se dresser, face à face, deux camps que rien ne semble rapprocher : d'un côté, le détective et éventuellement son équipier, très rapidement mis en minorité, qui affichent leur prétention à combattre le mal, à rétablir la justice et, de l'autre, les peuples généralement vivant à la marge de la société moderne, qui demeurent, en dépit de tout, très attachés à leurs croyances traditionnelles. Ce qui est en jeu ici, c'est bien le rôle ou la place du policier en contexte de fiction dans le polar africain. S'agissant précisément de cette particularité que génère celui-ci, il nous semble opportun d'analyser la question que pose cette posture littéraire. Posture qui a tout l'air de fonctionner comme une imposture, c'est-à-dire un jeu bâti sur « un mode illusoire » qui « ne se déploie qu'à la surface des choses » (Eisenzweig, 1986 : 76), un artifice tendant à faire intervenir dans la fiction une enquête policière sans légitimité aucune dans son rapport aux représentations socio-culturelles. Dans cette perspective, nous verrons, et le présent article tentera de le montrer, que l'existence du policier dans l'imaginaire des auteurs signifie ou du moins suggère l'imposture, parce qu'elle n'est pas en adéquation avec ce monde qui donne un autre enseignement, un autre « savoir sur le crime », et donc qui ne donne pas le même sens aux mots.

1 De la police criminelle dans la fiction africaine

Sans trop nous étaler sur l'apparition et l'histoire du roman policier sur le continent, il importe tout de même de rappeler que la venue inattendue du polar dans le champ littéraire africain francophone participe, entre autres raisons, de la volonté de certains écrivains à renouveler les formes et les genres littéraires. L'on peut ainsi, comme pour faire allusion au titre d'un ouvrage de Georges Ngal (1994), parler de rupture dans la création littéraire africaine. Selon la perception générale de la critique, et Jean-Christophe Delmeule le rappelle fort opportunément dans son article intitulé « Du roman policier anthropologique à l'anthropologie du secret. L'exemple de Moussa Konaté », le roman policier, « par définition, est supposé être construit sur la volonté de découvrir, de mettre à jour un secret enfoui. L'enquête est bien cette démarche

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

qui met bout à bout les éléments de preuve quand ceux-ci doivent conduire à faire éclater la vérité » (Delmeule, 2012 : 98). Ce type de fiction désigne alors une pratique littéraire axée principalement et idéalement sur le désir de découvrir la vérité (d'un délit).

Or, dans les littératures policières africaines, il n'est pas exagéré d'affirmer que cette « vérité », posée comme principe fondamental du genre, est éminemment complexe, assurément problématique. On pourrait même ajouter, comme le relève Pius Ngandu Nkashama (1989), que cet idéal policier est littéralement incompatible avec le contexte fictionnel africain pour ne rester que dans ce cadre-là. S'inscrivant de fait dans le sillage de l'ethnopolar, « il n'est pas rare que l'enquête se déroule sur un mode très différent des méthodes d'investigation traditionnelles fondées sur la raison et la logique » (Naudillon, 2003 : 102). En effet, même si ce paramètre n'est pas occulté, le roman policier africain francophone ne fonctionne pas toujours comme « une machine » à traquer un coupable et à faire jaillir la lumière sur un acte criminel, entouré de mystère, au bout d'une enquête rondement menée par un détective. Il se fond paradoxalement dans un univers marqué par l'irrationnel, le sacré, le surnaturel, le fantastique, etc. L'imposture de l'enquête policière s'observe ici à l'intérieur de la fiction même, car elle ne jouit d'aucune légitimité dans son rapport aux représentations socioculturelles. Selon Alexie Tcheuyap, vue sous l'angle des théories du genre policier,

> *La fiction criminelle en général, se définirait de prime abord en Afrique par ce que l'on pourrait appeler un « régime d'impossibilité » ou « régime de l'impossible ». En d'autres termes, la fiction policière – ou du moins telle qu'elle est perçue et comprise […] – serait, au regard des premières productions fictionnelles, une utopie en Afrique postcoloniale (Tcheuyap, 2008 : 57).*

Cette définition, qui met en relief l' « impossibilité » du policier à s'imposer en tant qu'institution littéraire et sociale dans le contexte africain, a toute son importance. Sa mission, qui consiste à agir au nom de la loi et de droit, n'a assurément pas droit de cité sous les tropiques. Et lorsqu'elle est envisagée du point de vue des théories de genre policier, elle ne peut que se trouver de plain-pied dans l'imposture, comme nous allons le montrer à travers l'organisation des récits dont la prétention est justement d'être des récits policiers, avec tous les ingrédients du genre qui vont avec.

1.1 L'histoire du crime dans la fiction africaine : un problème de compréhension

Dans la logique policière, un crime est toujours suivi d'une enquête. Les romans policiers classiques s'attachent à une « archéologie du crime », c'est-à-dire qu'il est question pour l'enquêteur de relier un crime à un coupable. Mais comment, dans le contexte du polar africain, le problème du crime se pose-t-il ? Enquêteur et autres personnages de la fiction sont-ils sur la même longueur d'onde ou tout simplement parlent-ils le même langage ? Ce qui est considéré comme crime du point de vue du policier l'est-il aussi dans la l'appréhension de la société traditionnelle africaine ?

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

De prime abord, le crime constitue pour le roman policier sa matière première. C'est à la faveur de cet acte délictueux à l'égard de la société et de ses lois que l'enquête policière est enclenchée. Il est l'élément perturbateur de la situation initiale, à l'instar du genre romanesque. Cependant, dans le contexte qui nous interpelle, un auteur comme le malien Moussa Konaté va nous transporter dans un monde à part, à la marge de toute civilisation policée, où justement le crime, qui est tenu pour un ingrédient essentiel du genre, devient problématique, où la vérité tant recherchée à travers l'enquête est rendue insaisissable. La fiction policière, sous sa forme de détection ou d'énigme, insiste sur le caractère méthodique et sur la rationalité de l'enquête. Or, dans le polar africain, il faut relever avec Yves Reuter, que « la rationalité de surface n'empêche pas de repérer de façon sous-jacente un discours plus archaïque » (Reuter, 2012 : 42).

L'intervention du policier pour résorber la crise née du crime ne sera plus jamais qu'une tentative vaine. L'enquête, démarche cardinale du genre, garantit tout au plus la sincérité du policier ou du détective privé mais pas la vérité. D'ailleurs, la réaction de la société est très violente à son endroit, comme en témoigne l'extrait suivant, dans *La Malédiction de Lamantin* :

> *Soudain un mouvement parcourut la foule quand, s'étant frayé un chemin à coup de klaxon, six agents de la brigade criminelle, […] se dirigèrent vers la masse informe. Six gaillards surgirent aussitôt et leur barrèrent le chemin. Des protestations et des invectives fusèrent.*
> *- Vous êtes des mécréants ! hurla quelqu'un dans la foule. Qui vous a demandé de venir ? Qui ?* (Konaté, 2009 : 29).

De pareilles scènes qui expriment que le monde traditionnel est excédé par la police sont nombreuses dans les fictions policières africaines. Le crime de la police : avoir osé intervenir pour enquêter dans des cas de mort qui ont tout l'air d'être des cas de meurtre. Ce genre de protestations et d'invectives contre elle est courant, pour la simple raison que « la masse » estime que des étrangers ne peuvent pas comprendre le fonctionnement de sa société. Sa position est claire : personne n'a demandé à la police de venir ou, *a fortiori*, d'intervenir. D'ores et déjà, elle ne s'inscrit pas dans le registre du crime faisant appel en toute logique à la police criminelle.

Nous sommes là en présence d'un genre fortement codifié face à un peuple dominé par des croyances religieuses. Ce face-à-face est symbolisé par la rationalité qui est incarné par le détective et d'autre part les visions cosmogoniques qui sont en quelque sorte la raison d'être des peuples représentés dans les fictions. Le roman policier africain présente des sociétés foncièrement traditionnelles et fortement ancrée dans des valeurs spirituelles, religieuses, etc. Des personnages représentatifs de ces sociétés sont appelés à faire respecter ces valeurs sur lesquelles nul ne peut transiger. Il y va ainsi de la survie de leur communauté.

À l'instar de tout genre littéraire, fût-il relevant de la paralittérature, le roman policier implique des valeurs et des idéologies, ici celles de la modernité. Dans la fiction policière africaine, le monde traditionnel voit la police comme le représentant du pouvoir central dominé par la civilisation matérialiste. Les jeunes qui sont enclins aux

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

intérêts matériels sont sévèrement punis, voire exécutés. Les vieux prennent ainsi des précautions nécessaires afin de sauver les valeurs ancestrales de l'intérieur. L'intrigue de *L'Empreinte du renard* de Moussa Konaté ainsi que celle de *L'Archer Bassiri* de Modibo Sounkala Kéita sont construites autour de cette thématique.

De manière générale, la notion de policier interroge, pose problème dans les sociétés traditionnelles africaines. Son rôle est remis en cause ou tout simplement méconnu. Il est tout à fait clair que son intervention est mal vécue, car susceptible de perturber (paradoxalement) l'ordre public. Ainsi, dans *Meurtre à Tombouctou* tout comme dans *La Malédiction du Lamantin* de Moussa Konaté, le commissaire Habib est prié d'abandonner son enquête pour laisser œuvrer le marabout-devin. La place de la police n'est pas instituée dans ce monde qui dispose de son propre arsenal juridique pour juger ses affaires en interne, en conformité avec ses traditions et les visions de ses ancêtres.

Dans le roman de Bokar N'diaye, *La Mort des fétiches de Sénédougou*, le commandant Pierre Cavasson fait également face au mutisme des populations de Sénédougou. Son discours rationnel ne passe pas auprès des sages de la société secrète qui lui opposent leurs pratiques magiques et leurs visions du surnaturel. L'action du roman se situe, à l'époque coloniale, dans un petit village bambara dont « la plupart des habitants sont animistes et attachés à leurs traditions ancestrales qui, pour l'essentiel, sont constituées par une sorte de code moral » (N'diaye, 1999 : 37). Du point de vue de ces sociétés, l'entrée en scène de ces enquêteurs est donc une incursion, une intrusion.

Cette entrée en scène est autant une mise en scène de l'imposture policière. En réalité, en cherchant à déchiffrer et interpréter le sens du monde dans lequel il mène son enquête, l'enquêteur dérange les croyances et se fait copieusement détester. Ce monde, dont il est ici question, ne sait rien de lui. Et même lorsqu'il lui explique les règles du jeu et les raisons de sa mission, il demeure contestataire, car la raison cartésienne, un aspect sur lequel nous allons revenir, n'est pas inscrite dans sa culture. Mais ce monde repose sur une organisation sociale bien réfléchie, avec sa manière de vivre et de percevoir les phénomènes de l'existence. Dans le cas d'espèce, il considère que la vie et la mort sont l'apanage de Dieu. Tout homme vit et agit selon ce que Dieu lui a prescrit. Ce n'est pas parce qu'il y a mort d'homme qu'il faut nécessairement conclure à un acte délictueux de l'homme. Voilà pourquoi les affaires dites criminelles résonnent dans les œuvres de Moussa Konaté comme des non-lieux, des non-événements, ainsi que l'affirme Uri Eisenzweig au sujet du genre policier : « *Rien ne semble s'y passer* » (Eisenzweig, 1986 : 70). L'extrait suivant, dans *L'Empreinte du renard*, illustre parfaitement cet état de fait :

> – *Tu t'es rendu sur les lieux, je suppose.*
> – *Non, mon commandant.*
> – *Et pourquoi ?*
> – *Parce que, officiellement, il ne s'est rien passé.*
> – *Il ne s'est rien passé ?*
> – *Personne ne s'est plaint, aucun décès n'a été déclaré. Ce ne sont que des rumeurs.*
> – *Oui, mais tu aurais pu enquêter pour savoir si ces rumeurs étaient*

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

fondées.
– Théoriquement, oui, mon commandant, mais la réalité est tout autre. Interroger qui, à propos de quoi ?
– Quand même, intervint Sosso, les parents des victimes ont dû te dire quelque chose.
– Justement non : personne ne s'est jamais plaint de quoi que ce soit (Konaté, 2006 : 87).

Un autre élément sur lequel le roman policier insiste est le mobile du crime. Il occupe une place importante dans la résolution de l'énigme. C'est la raison, la cause ayant abouti au méfait ou au délit. Pour le découvrir, l'enquêteur se pose la question : à qui profite le crime ? Qu'en est-t-il du mobile du crime dans la fiction policière africaine ? Quelle est sa particularité ? Nous constatons, en effet, que dans le contexte africain, il est presque toujours lié à une punition ou une vengeance d'un certain totem ou d'une divinité, en tout cas c'est ce que croit savoir la société traditionnelle. La mort ou le crime semble trouver une explication simple et naturelle : les victimes sont punies en raison de leurs propres fautes, généralement de leurs offenses envers les dieux et les ancêtres. C'est le cas ainsi dans *L'Archer Bassiri* de Modibo Sounkala Kéita où les détenteurs du pouvoir traditionnel décident d'appliquer la sentence capitale à ceux qui ont osé vendre l'idole sacrée d'Oniateh. Même si cette vente est motivée par le besoin d'avoir de moyens financiers pour juguler la famine qui sévit au village, la culpabilité est avérée et établie :

- Alors, attaqua Atumbi toujours coléreux, il a fallu toucher à l'intouchable, accomplir le sacrilège. Il fallait de l'argent ? […]. Vendre l'Idole d'or ! […] Les divinités ont protesté. […] L'idole fut vendue […]. Désabusé, je fis une statuette de remplacement en cuivre. Mais les divinités la boudèrent et demandèrent le lavage dans le sang du grand sacrilège qui les avait offensées (Kéita, 1984 : 158-159).

« Le lavage dans le sang du grand sacrilège » s'effectue au moyen des flèches que seuls les Bassari d'Oniateh savent fabriquer et qui ne sont reconnues que par les initiés, tel ce vieux personnage : « Cette histoire, crois-moi, dépasse la simple anecdote d'un archer fléchant des cibles sélectionnées. Je suis en mesure de te dire que ces flèches viennent très précisément du village bassari d'Oniateh » (Kéita, 1984 : 110).

Dans le même registre, les mendiants qui se retrouvent sans tête dans *L'Affaire des coupeurs de têtes* de Moussa Konaté, semblent aussi être victimes de toutes les dérives de la société. Il y a, paraît-il, trop de laisser-aller qui aurait ainsi provoqué la colère des dieux. Selon certains, les habitants s'éloignent de l'honneur et de la dignité et reçoivent ici un juste châtiment :

Tout le monde ne parle que d'argent, tout le monde ne pense qu'à l'argent. L'argent achète tout désormais et nos filles vendent leur corps. Nos ancêtres n'ont-ils pas raison ? Ne sommes-nous pas devenus indignes d'eux ? Alors, ils sont décidés à nous tourner le dos et à nous laisser aux mains

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

> *de mauvais génies tant que nous n'aurons pas retrouvé le droit chemin. Nous souffririons beaucoup et longtemps si leur colère ne s'apaise pas. Il faut donc d'ici trois jours que nous reconnaissions nos torts et que nous leur présentions nos excuses* » (Konaté, 2015 : 27).

Ainsi, dans cette société, il ne sert à rien de chercher le coupable. La victime est toujours indexée coupable du sort que les dieux lui réservent. Et dans le cas du meurtre, il revient à la famille ou au défunt de se faire justice lui-même. Une telle « constitution anthropologique de certaines sociétés traditionnelles africaines » (Tcheuyap, 2008 : 59), rend caduque et inutile l'enquête policière : « Si l'esprit du défunt peut tirer vengeance, s'« accaparer de l'âme de son meurtrier », poursuivre en fantôme ses rêves, ses hallucinations, éparpiller ses facultés mentales, il devient superflu d'entreprendre une recherche d'indices » [1] (Ngandu Nkashama, 2008 : 200).

C'est donc tout à l'opposé de ce qui fonde le principe du roman policier. Et l'obsession de celui-ci à révéler ce qui est caché, à chercher au moyen d'une enquête un coupable, apparaît ici comme une mise en scène de l'imposture. C'est là, en tout cas, qu'il cherche à établir un nouvel ordre hors de la loi locale et, fatalement, il ouvre le champ d'un conflit. Les peuples de la périphérie, encore très attachés à leurs valeurs, réagissent sans ménagement aux méthodes d'investigation de l'institution policière dont la légitimité repose sur une prétendue recherche de vérité. L'imposture se manifeste essentiellement à travers le détective comme figure tutélaire du roman policier. C'est lui, et lui seul, qui ouvre la scène où se joue son imposture, en commençant par sa prétention à la justice cartésienne.

1.2 L'imposture de la logique et de la raison policières

Selon la perception générale, l'enquête policière s'impose fondamentalement une démarche quasi scientifique. Les préoccupations du détective s'orientent vers la recherche des indices afin de reconstituer avec précision comment le crime a pu être commis. Selon les règles établies depuis Van dine, le travail de l'enquêteur se déroule selon des méthodes d'investigation fondées sur la raison et la logique. Les éléments constitutifs du roman policier sont aussi clairement définis. Aucune place n'est laissée dans l'intrigue policière à l'irrationnel. Cependant, dans la même veine que l'ethnopolar, le polar africain en général, met en scène des histoires de crime et d'enquête où l'irrationnel devient un élément essentiel. Le mode de pensée local est aux antipodes de la raison cartésienne telle qu'elle se présente habituellement dans le roman policier. Il balaie ainsi d'un revers de la main toute une conception de ce genre fondée sur le rationnel. Ce faisant, il impose du même coup une vision et une appréciation des choses qui n'ont rien à voir avec la logique et la raison policières qui expliquent tout de manière objective et non transcendantale.

Dans ce contexte, l'enquête du détective est, pour le moins, mal embarquée, par son mode de fonctionnement, pour faire sens dans les sociétés traditionnelles aux croyances frustres. Elle est ainsi sur un terrain qui ne lui est pas approprié. Son existence, dans cet espace, relève d'une imposture patente. Même au plan purement

[1] Cité par Tcheuyap (2008 : 59).

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

narratif, elle est mise en cause. Dès lors, l'histoire policière se révèle une aventure ou une entreprise vaine, dans la mesure où elle ne touche pas à la profondeur des choses secrètes. Selon cette perspective, l'enquête ne se situe qu'à la périphérie. Elle est perçue de l'extérieur et n'épouse pas les réalités intérieures. Pour être plus direct, elle ne semble pas être tout simplement le produit de cette société. C'est pourquoi celle-ci n'est pas près de l'intégrer. Le déroulement de l'enquête de manière quasi scientifique heurte les sensibilités locales. Textuellement, la tension est à son comble. Conséquence : l'enquête qui se veut policière bute sur des préjugés. Et pour qu'elle fonctionne, le commissaire Habib, détective de Moussa Konaté, est obligé de revoir la copie de ses méthodes d'enquête traditionnelles.

Certes, Moussa Konaté ainsi que d'autres auteurs mettent tout le dispositif du roman policier en place, et nul lecteur ne peut récuser la dimension policière de leurs œuvres, mais ils s'évertuent, en les adaptant, à la rendre accessoire, à l'indexer sur des représentations tout à fait particulières. En conséquence, le travail de l'enquêteur se heurte à un véritable problème qui interroge le rôle et la signification de l'entité policière que les sociétés attachées à leurs croyances ont du mal à se la représenter. Au centre de cette interrogation se situe le conflit ouvert entre la raison cartésienne et le mode de pensée local. Si reconstituer les faits qui ont conduit à l'acte criminel est la principale tâche du détective, il semble évident que le problème qui se pose par exemple chez Konaté est un problème de relation des hommes avec leurs divinités. Ces hommes n'accordent aucun intérêt à ce qui intéresse au plus haut point le détective, à savoir faire la lumière sur un crime. Ils voient la mort sous un angle transcendantal. L'attitude adoptée par le policier pour mener à bien son enquête est donc susceptible de mettre à mal la cohésion sociale et les croyances traditionnelles, par sa prétention à la vérité et à l'objectivité.

En cela réside l'imposture, car il tient à démontrer une vérité qui ne colle pas aux mentalités locales. Encore que toute vérité n'est pas bonne à dire. Dès lors, il y a lieu de s'interroger sur sa posture qui, de toute évidence, ne le fait pas accéder à une légitimité, comme pour rappeler la marque originelle pour ne pas dire le péché originel du genre policier même. Moussa Konaté donne l'impression au lecteur que le détective est coupé de la réalité locale et sa démarche scientifique est tenue pour suffisamment suspecte dans un tel contexte. Lequel contexte s'accommode mal d'une objectivité scientifique. Le très sage commissaire Habib s'en rend certainement compte : il abandonne un tant soit peu ses méthodes rationnelles et procède par immersion. La posture policière est ainsi gravement remise ici en cause, parce que le contexte ne lui donne aucune possibilité de s'affirmer et de pénétrer ses secrets qui sont sacrés. Elle a moins de certitude et ne semble pas détenir le monopole de la vérité. Le malaise est criant et manifeste. L'enquête qui se veut policière tourne en une quête manifeste des origines, des cultures des peuples représentés dans les fictions. Les auteurs nous donnent l'illusion des romans policiers, car entre les réalités socioculturelles et la police, c'est une opposition radicale, une association contre-nature.

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

2 L'histoire de l'enquête : un problème de vision

L'histoire de l'enquête est le récit qui fait exister le récit du crime, par définition, absent. Selon Todorov, elle est l'autre versant du roman policier de détection, la seconde histoire qui « consiste, en somme, à expliquer comment ce récit même peut avoir lieu »[2]. Le contrat de lecture policier est évidemment l'élucidation d'une énigme, plus précisément, le rétablissement de la vérité sur les conditions d'un crime. Or, dans le polar africain, l'impossibilité ou la difficulté d'asseoir ce type d'écriture se lit sur toutes les lignes, et se traduit esthétiquement par un blocage de l'activité policière. Le cadre général de la plupart des récits met en scène une rencontre, à la limite, inconciliable entre le policier et le monde traditionnel africain.

2.1 L'histoire de l'enquête opposée au mode de pensée local

S'il est vrai que les détectives des romans policiers africains mettent leur sagacité et leur savoir-faire au service de la société, il est tout à fait incontestable que les crimes sur lesquels ils enquêtent ne sont pas des cas d'école. Pire, l'enquête se révèle une imposture d'autant plus qu'ils sont pris en grippe par tout le monde et leur mission totalement méconnue ou détestée. Du coup, ils ne rencontrent que mépris et hostilité. Leur travail n'est pas loin de tourner dans le vide. Même les autorités politiques qui les ont mandatés, craignant des soulèvements populaires, les somment de tout arrêter sans autre forme de procès.

Ils se trouvent confrontés à un dilemme : faire convenablement leur travail ou tout arrêter par respect aux croyances des populations. Quand ils optent pour la première situation, et c'est d'ailleurs irréversible lorsqu'il s'agit du genre policier, ils savent qu'ils doivent se mettre tout le monde à dos. Incontestablement, s'ils ne se mettent pas au niveau de compréhension de leurs propres compatriotes, la cible de leurs investigations est hors d'atteinte. Comment dans ces conditions espérer agir sur les pesanteurs socioculturelles et sur les mentalités ? Comment leur faire comprendre qu'ils doivent se départir de leurs idées toutes faites et envisager le crime dans sa dimension de méfait, et non la conséquence d'une quelconque malédiction divine ?

Nous observons tout de même que les détectives se débattent dans ce contexte pour expliquer leur travail. Ainsi, dans *L'Empreinte du renard* de Moussa Konaté : « *Nous sommes comme les gendarmes. D'ailleurs, c'est Diarra, de la gendarmerie de Bandiagara, qui nous a accompagnés jusqu'ici. Quand il y a une mort quelque part, c'est notre devoir de savoir pourquoi* » (Konaté, 2006 : 114). La démarche se veut pédagogique, mais s'avère-t-elle efficace pour que les villageois concernés par l'affaire criminelle collaborent et légitiment l'action policière ? Rien n'est moins sûr, car de la même façon que dans un véritable jeu de dupes ceux-ci restent sur leur garde et tiennent à garder secret ce qui doit l'être. Face à cela, les détectives sont conscients, en dépit de leur succès final, que la probabilité est presque nulle quant à la légitimation de leur action. Les comportements des habitants sont suffisamment rétrogrades pour qu'il n'y ait pas de grands espoirs à cet effet.

[2] Tzvetan, Todorov (2004).

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

Les croyances en les mythes et totems, qui structurent les mentalités de ces personnages, hypothèquent gravement la place que peut éventuellement occuper la police dans leur société. Et le détective qui représente cet ordre réalise sur le terrain que toute démarche tendant à s'interroger sur une mort suspecte relève de l'hérésie ou du sacrilège. Ainsi, lorsque dans *L'Assassin du Banconi* de Moussa Konaté, la brigade criminelle décide de l'exhumation d'un corps en vue de l'autopsier, toute la population se soulève avec au premier le chef les proches de la victime. Cela ne s'est jamais entendu moins encore vu dans cette contrée : « *La rumeur de l'exhumation prochaine de petite-mère Sira avait stupéfait et indigné au Banconi, car de mémoire d'homme on n'avait jamais vu déterrer un cadavre humain. Était-ce seulement pensable ?* » (Konaté, 2002 : 96). De même, dans *La Mort des fétiches de Sénédougou* de Bokar N'diaye, Le bolitigui, personnage détenteur du savoir traditionnel, s'oppose farouchement aux autopsies réclamées par le commandant Cavasson. Ainsi, la nuit précédant les autopsies, un « orage d'une violence fantastique s'était abattu sur le village » (N'diaye, 1999 : 79).

Le lecteur réalise bien que la différence est de taille entre l'espace d'enquête du détective occidental et celui de l'Africain. Celui-ci n'a pas le confort contextuel de son homologue de l'hexagone. Il ne s'adresse pas à des gens qui ont assimilé son idéologie du crime. Vouloir servir des gens qui n'ont pas dû s'approprier le discours reposant sur la rationalité c'est tout le problème du détective africain. Sa bonne intention est mise en échec par le radicalisme de la société représentée dans la fiction. Très attachée à ses traditions, elle ignore brillamment et non sans fierté les lois de la civilisation moderne. Vivant dans son monde, elle défend bec et ongle son existence et sa raison de vivre. Dans *L'Empreinte du renard*, à son corps défendant, le commissaire Habib se surprend à justifier l'attitude de ses compatriotes de la marge :

> *J'ai rencontré des personnes qui mettent l'homme au centre du monde. S'ils commettent un crime, ce n'est jamais pour défendre des intérêts personnels, mais pour sauver leur honneur et maintenir les fondements de leur société. Pour eux, les mots ont un sens. Ils vivent peut-être en dehors du temps, ils s'accrochent peut-être à un monde condamné à disparaître, mais ce monde a un sens. Je ne justifie pas les crimes, je constate seulement* (Konaté, 2006 : 257).

Loin de valider le crime ou de faire l'apologie du mal, cet exemple pose simplement la question de légitimation du crime, constatée dans n'importe quelle société humaine ainsi qu'elle est traitée par René Girard dans son ouvrage *La Violence et le Sacré* (1972). Dans cette perspective, le crime, élément déclencheur du récit policier, revêt une dimension sacrée et ne se laisse pas traiter comme un simple acte crapuleux. En clair, il ne se situe pas, dans ce contexte, dans le registre de fait divers sur lequel on peut enquêter. De là vient en grande partie l'opposition de la société traditionnelle qui ne se reconnaît pas dans la logique et le discours de la police. L'appartenance du détective à la communauté ne lui donne pas davantage accès aux connaissances spécifiques de celle-ci. Ce qu'il entreprend de faire est inconcevable et exclu de la conscience collective. L'intrigue policière ainsi mise en scène n'en demeure pas moins

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

une œuvre vouée à l'échec. Conceptuellement, le peuple n'a pas la même compréhension du crime. De son point de vue, le crime est moins un sujet qu'un phénomène de la vie, émanation de l'Être Suprême. Le fait est que la police criminelle n'appartient pas à son imaginaire. Ce qui rend l'enquête extrêmement difficile et le détective n'a pour d'autre profil, bien malgré lui, qu'un imposteur, un personnage dont le statut pose problème en raison d'un conflit de valeurs culturelles.

Dans le roman policier classique, les personnages sont répartis en deux catégories. Il y a ceux qui s'inscrivent dans l'axe du bien, de la vérité, et ceux dans l'axe du mal, du mensonge. Le détective privé ou le policier incarne le bien, combat le mal. Le coupable figure le mal. Il se joue de l'action du détective. Cependant, celui-ci finit par le détruire, et on dira que la vérité a triomphé du mensonge, le bien du mal. Ainsi, le détective représente le héros qui ne lâche rien. Son intelligence et sa sagacité sont connues et reconnues de tous et ce, au-delà de l'univers fictif. Ce faisant, il a l'adhésion et la reconnaissance de ceux pour qui il voue sa vie. On reconnaît en lui un personnage honnête et digne de crédibilité. La légitimité de son travail coule de source.

Il est force de dire qu'il n'en va pas de même du polar africain. Certes, le détective œuvre pour le bien, combat le mal, mais de quel mal s'agit-il ? Dans ce contexte, l'on a du mal à dégager le profil du coupable, parce qu'il semble n'avoir pas de visage humain. L'histoire de l'enquête liée au crime a « *des ramifications proprement épistémologiques* » (Eisenzweig, 1986 : 88). Elle est envisagée dans une dimension anthropologique. La réflexion engagée sur les structures fondamentales de la société problématise en même temps le déploiement du récit du crime. Au final, l'impression qui se dégage est celle de constater qu'au cœur de l'intrigue policière, l'importance est accordée à la quête des origines, des cultures du Mali profond, pour ne prendre que l'exemple des œuvres de Moussa Konaté.

Aussi, à défaut de se faire une place dans cet espace particulier, le détective valide-t-il sa démarche auprès du lecteur qui découvre l'histoire de certains peuples en lisant du roman policier, faisant, du coup, d'une pierre deux coups. En d'autres termes, le policier, en tant que représentant de la loi républicaine, échoue en réalité à s'imposer par son discours et son action au sein de sa société. Cette société située à la marge se moque éperdument de cette loi qui ne reflète pas sa réalité à elle ; et l'auteur d'en profiter pour faire passer son véritable message. A juste raison, le lecteur découvre que le détective africain n'est pas l'unique foyer de la raison et de la vérité qui sont en fait d'une idéologie et relatives à une société donnée.

2.2 De l'enquête policière à la quête des origines

À la question de savoir si le contexte africain présenté dans les fictions policières sied toujours aux recherches rationnelles et scientifiques de l'enquêteur se rattache une autre : au-delà du crime et de la recherche du meurtrier, quel est le véritable enjeu de la mise en scène de l'histoire policière ? S'il est incontestable que le lecteur ne se sent pas flouer par les caractéristiques génériques des fictions policières africaines, il est tout à fait légitime qu'il remarque et pense que l'enquête policière est moins menée pour reconstituer l'histoire du crime que pour la découverte des mythes, des

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

faits historiques, des croyances traditionnelles, des manières de pensée, etc. Ce qui crédibilise d'ailleurs l'originalité de l'enquête au regard des particularités du milieu. Nous voyons que ce n'est pas tant le meurtre en soi qui intéresse les auteurs du polar africain mais plutôt tout un contexte dans lequel les personnages évoluent.

Les détectives nouent des liens compliqués avec leurs enquêtes. Leurs méthodes sont fortement malmenées. Dans l'immédiat, ou presque, ils sont amenés à prendre conscience de leur incapacité ou plus exactement de leur imposture. Leur mission ne se justifie pas aux yeux de la population qui craint que leur intervention ravive la colère des dieux. L'accusation portée contre eux est fondamentalement axée sur cette crainte. La manière de vivre des peuples représentés dans les fictions baigne dans des croyances quasi dogmatiques et fétichistes. Ils ne sont certainement pas disposés à entendre autre chose que ce que leurs ancêtres leur ont légué. Quoi qu'il en soit, il est loisible de constater cet état de fait qui tend à supplanter à l'enquête policière la quête des origines, des cultures, des visions du monde africaines. De nombreux auteurs ont tendance à tourner en dérision la police et sa justice cartésienne qui fonde son jugement sur l'observable, le saisissable. Dans son registre l'inexplicable s'explique, le mystère s'éclaire, l'énigme se dénoue.

Ce qui explique tout son malaise dans ce contexte, car l'enjeu dépasse le cadre policier. Dans plusieurs cas, même l'enquête qui aboutit laisse un goût d'inachevé au détective qui, en dépit de sa démonstration cartésienne, sent que l'essentiel ne réside pas en cela. Il se rend en fait compte de son imposture : son enquête n'est qu'illusion, mise en scène d'une vérité qui n'ébranle en rien la mentalité de la société. D'où la pertinence du dénouement volontairement polémique chez Moussa Konaté : à quoi aura servi l'enquête policière ? Serait-on tenté de s'interroger.

Certes, il est indiscutable que la police parvient malgré tout à rétablir les faits, mais on peut prétendre que la fin de l'histoire ne justifie pas les moyens de l'enquête. Même du point de vue du commissaire Habib, l'énigme ne trouve pas de solution satisfaisante. La réputation du genre policier pour sa capacité à élucider le mystère, à rendre un verdict sans appel ne rencontre pas d'écho favorable dans le contexte africain. Le problème qui est posé semble être finalement celui de l'inadaptation ou de l'inadéquation du discours et de la méthode de la police dans une société qui ne partage pas son interprétation des phénomènes de la vie. Dans les romans policiers de Moussa Konaté, le discours produit par le détective concernant ses enquêtes relève d'une logique et d'une culture forcément inaccessibles aux personnages attachés à leurs terroirs et vivant à la marge de la société moderne. Or, pour que le jeu policier puisse s'instaurer véritablement, les règles doivent être connues et comprises de tous, afin que la police puisse devenir une force agissante dont les valeurs humaines ne souffrent d'aucune ambiguïté. Aucune action policière n'est concevable sans sa reconnaissance explicite dans la société. C'est d'ailleurs de ce manque de reconnaissance que le lecteur a l'impression que la venue d'une enquête policière dans un espace qui a sa propre manière de fonctionner est quelque peu forcée.

De ce point de vue, les œuvres des auteurs africains ne se situeraient que « *dans le cadre d'un spectacle* » dont parle Uri Eisenzweig, d'un artifice, puisque l'enquête policière ne figure pas dans les rayons de l'imaginaire de la société traditionnelle. Pendant

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

que celle-ci, dans *L'Assassin du Banconi*, plutôt fataliste, habituée à s'en remettre à « *Allah le seul Maître* » (Konaté, 2002 : 14), quand il s'agit surtout de la mort, perçue comme un signe évident du destin de tout mortel, les romanciers déclenchent des intrigues policières mettant en scène des polices scientifiques les mieux organisées et les plus équipées : brigade criminelle, centres d'écoutes, médecin légiste, etc. À juste raison, Ambroise Kom écrit à propos de Moussa Konaté qu'il *« aurait pu être accusé d'invraisemblance si l'on n'était pas dans le royaume de la fiction* » (Kom, 2002 : 37).

De toute évidence, le concept policier surgit là où l'on s'attend le moins. Autrement dit, il tombe trop bien pour ne pas sonner un peu faux. En conséquence, l'écriture policière africaine ne réussit pas le pari de présenter « *la vérité comme récit* » aussi bien que l'affirme Eisenzweig, mais elle nous découvrir les réalités socioculturelles et religieuses de certains pays du continent.

3 Conclusion

Comme on a pu le voir, l'intervention du policier dans le contexte africain tel qu'il se présente dans le polar africain francophone pose un problème dans la mesure où rien ne semble le rapprocher des personnages représentatifs des sociétés traditionnelles. L'institution policière n'y est pas établie et son intervention dans des affaires qu'elle qualifie de criminelles à travers l'enquête est mal vécue sur sa terre d'accueil. Il ressort clairement de cette analyse que l'architecture policière est bâtie sur « un mode illusoire ». Elle semble monter de toute pièce dans un univers qui ne la reconnaît pas, qui ne lui accorde aucune légitimité. Son principe cardinal de vérité est battu en brèche, et le détective qui la représente est considéré à tort ou à raison comme un imposteur.

Mais peut-être que le problème se situe au niveau du genre même qui, dès l'origine, porte ce que Dubois appelle « *la marque d'une défaillance rédhibitoire* » (Dubois, 2006 : 67). Défaillance en ce sens que le roman policier est rangée dans les rayons de la paralittérature. En se référant à la notion du « récit impossible » d'Uri Eisenzweig, on peut donc conclure que la littérature policière serait elle-même une imposture dans son essence. En d'autres termes, la question de l'imposture, qu'on a traitée dans le cadre de cette étude, symbolise l'échec narratif du roman policier, lorsqu'elle est envisagée sous l'angle des théories du genre.

Références bibliographiques

Dabla, Sewanou (1986). *Nouvelles écritures africaines, romanciers de la nouvelle génération*, Paris, L'Harmattan.

Delmeule, Jean-Christophe (2012). « Du roman policier anthropologique à l'anthropologie du secret. L'exemple de Moussa Konaté », *La Tortue Verte*, Revue en ligne des Littératures Francophones www.latortue-verte.com, Dossier n° 3, pp. 96-104.

Dubois, Jacques (2006). *Le Roman policier ou la modernité*, Paris, Nathan.

Eisenzweig, Uri (1986). *Le récit impossible*, Paris, Christian Bougeois.

Kéita, Modibo Sounkalo (1984). *L'Archer bassari*, Paris, Karthala. Kom, Ambroise (2002). « Violences postcoloniales et polar d'Afrique », *Notre Librairie,* Paris, n° 148, pp. 35-40.

Konaté, Moussa (2015). *L'affaire des coupeurs de têtes*, Paris, Métaillé.

Konaté, Moussa (2014). *Meurtre à Tombouctou*, Paris, Métaillé.

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

Konaté, Moussa (2009). *La Malédiction du Lamantin*, Paris, Fayard Noir.

Konaté, Moussa (2006). *L'Empreinte du renard*, Paris, Fayard Noir.

Konaté, Moussa (2002). *L'Assassin du Banconi* suivi de *L'Honneur des Kéita*, Paris, Gallimard, Série noire.

Mbondobari, Sylvère (2011). « Le peuple dans le roman policier francophone : Discours et Interdiscours », *Revue de l'Université de Moncton*, Moncton, n° 42, pp. 115-128.

Naudillon, Françoise (2003). « Black Polar », *Présence Francophone*, Worcester, n° 60, pp. 98-112.

N'diaye, Bokar (1999). *La Mort des fétiches de Sénédougou*, Paris, Présence africaine.

Ngal, Georges (1994). *Création et rupture en littérature africaine,* Paris, L'Harmattan.

Ngandu Nkashama, Pius (1989). « Écritures et fictions dans le roman policier », *Écritures et discours littéraires* (Études sur le roman africain), Paris, L'Harmattan, pp. 185-210.

Reuter, Yves (2012). *Le Roman policier*, Paris, Armand Colin.

Tcheuyap, Alexie (2008). « De la fiction criminelle en Afrique. Relecture des films d'Ousmane Sembène », *Présence Francophone*, Worcester, n° 71, pp. 56-75.

Tzvetan, Todorov (2004). *Poétique de la prose (choix) suivi de Nouvelles recherches sur le récit.* Paris, Seuil, OCR & Spellcheck : SK (ae-lib.org.ua).

Togola, Adama (2017). « Des meurtres sans auteur et sans arme » : une lecture fantastique du polar africain », *Les Cahiers du GRELCEF*, Londres, n° 9, pp. 119-137.

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720